

L'IMPORTANCE DES POINTS DE VUE ET DE LA TEMPORALITE VARIABLES DANS *LE CŒUR A RIRE ET A PLEURER* DE MARYSE CONDE : PROBLEMATISATION D'UN MEMOIRE DE L'ORGANISATION DE LA SOCIETE GUADELOUPEENNE

Baba Abraham Jatoo-Kaleo

University of Ghana, Legon

Abstract

The panorama of the Guadeloupean society painted in *Tales from the Heart: True Stories from My Childhood* appear very simple at a glance. However, a critique assessment of its narrative techniques: use of multiple points of view and temporality reveals a structural and psychologically complex society stamped with the seal of “black skin, white mask” (120) with respect to the Guadeloupean middle class torn between two worlds: their natural world which they detest; and that of metropolitan French whites which they yearn to be part of fruitlessly. Painting this picture, Maryse, whose fingers got burnt several times trying to express things candidly, learns to be subtle, indirect and nuanced in her representation of this society. A very close and rigorous reading of the text is therefore necessary to expose the silences which are revealing of bitter truths in a paradoxically clear and limpid manner in a “joculenian” fashion; the duplication of the self that gives leverage to says things in a different perspective from one’s own!

Keywords : Points of view, temporality, variable, problematization, memory, guadeloupeen society

Abstrait

La société guadeloupéenne brossée dans *Le cœur à rire et à pleurer : Souvenirs de mon enfance* apparait très simple à la surface. Cependant, une vue critique des stratégies narratives dont se sert Maryse, à savoir son emploi des points de vue et de la temporalité variables laisse percevoir une société raciale, complexée et complexe qui marque d’un sceau de « peau noire masque blanc » (120) la classe moyenne noire guadeloupéenne tiraillée entre

deux monde : le sien qu'ils abhorrent ; et celui des blancs-pays qu'ils désirent intégrer mais dont toutes les voies d'accès leur y sont closes ! Pour représenter ce scénario, Maryse après avoir été vivement écorchée par sa soif de dire la vérité à plusieurs reprises, apprend à communiquer d'une façon subtile, alambiquée et très nuancée. Ce style exige une lecture très serrée de la part du lecteur pour pouvoir déceler les choses, qui dans leurs états de non-dits, font apparaître des vérités amères, d'une façon pourtant claire, voyante, mais à la « josélita » ; ce dédoublement de soi-même qui lui permet de dire les choses d'une voix autre que la sienne !

Mots Cles: Points de vue, temporalité, variable, problématisation, mémoire, société guadeloupéenne

Mes démêlés avec Yvelise ne m'avaient pas suffi. Il ne faut pas dire la vérité. Jamais. Jamais. A ceux qu'on aime. Il faut les peindre sous les plus brillantes couleurs. Leur donner à s'admirer. Leur faire croire qu'ils sont ce qu'ils ne sont pas. (*Le cœur à rire et à pleurer : Souvenirs de mon enfance. Editions Robert Laffont, S.A., Paris, 1999 : 85*).

Paraphrasant donc Jean-Jacques Rousseau dans *Les Confessions*, je déclare aujourd'hui que *je veux montrer à mes semblables une femme dans toute la vérité de la nature et cette femme sera moi. (La vie sans fards. Editions JCLattès, 2012 :12)*

Maryse Condé, (Boucoulon) se veut une écrivaine très sincère et véridique. Elle se dit passionnée pour la vérité. Dans une confession de sa façon de faire (d'écrire, de parler et d'agir), Maryse dit dans *La vie sans fards* que « j'ai toujours éprouvé la passion pour la vérité, ce qui, sur le plan privé comme public, m'a souvent desservi. » (12) Elle s'obstine pourtant à rester fidèle à ses convictions et refuse d'être la pale figure de qui que ce soit. Louise Hardwick cite ce mantra favori de Maryse « Comme je le dis souvent, Maryse Condé

n'écrit ni en français, ni en créole; elle écrit en Maryse Condé. » Cependant, écorchée peut-être par l'autre vérité de la vie : la délectation dont se fait les hommes pour les mensonges ; elle a dû, voulant rester intègre et loyal à ses convictions, endosser une nature autre que la sienne, (c'est peut-être ici que réside le mensonge chez elle) ; et ayant été aguerrie (CPR : 56) par ses parents lors des obsèques de Mabo Julie, la jeune Maryse s'est socialisée pour dire sa vérité d'une autre façon, puisque les hommes veulent se « faire croire qu'ils sont ce qu'ils ne sont pas. »(VSF : 85) Pour y parvenir, elle se sert des points de vue et de la temporalité variables pour inscrire la façon dont elle percevait les événements pendant sa jeunesse et son évaluation de ces mêmes événements en tant qu'adulte. A travers les techniques de la temporalité et des points de vue variables, Maryse parvient à nous faire part d'une société Guadeloupéenne divisée par les critères de la race et de l'état civil ; critères qui se rejoignent souvent. Introduisant une interview qu'elle a recueillie auprès de Maryse, Louise Hardwick (2006) souligne la thématique de l'écriture de Maryse ainsi :

Her works explore *identity* both within the black diaspora and within the global community, often through a number of intricately constructed characters *fighting their own personal demons*, which may or may not be connected with more general social issues. (Nous soulignons)

Le sous-titre même de *Le cœur à rire et à pleurer* cette problématisation du mémoire de l'organisation de la société guadeloupéenne en inscrivant deux perspectives : d'abord, sur la couverture du roman elle écrit : « *souvenirs* de mon enfance » et puis avant la page de dédicace, qui est attribuée à sa mère, elle réécrit ce sous-titre « *Contes vrais* de mon enfance. » C'est très important de tenir compte du pronom possessif « mon ». Gusdorf and Likewise (2004:445) rémarquent que, “While the reader would do well to treat her oxymoronic subtitle “contes vrais” with some suspicion, Condé is the only author to use the possessive pronoun (“Mon enfance”) in her title, suggesting a secure sense of ownership of the past.” Elle ne cherche pas à se sotirer du devoir de « troubler l'ordre de l'oubli » de peur de raviver des souvenirs pénibles. Cependant, elle accomplit ce devoir d'une manière alambiquée, indirecte. Le choix de l'oxymoron pour inscrire le titre de son roman est le résultat d'une vie bien avisée après maints déboires liés à son désir de dire la vérité. N'ayant pas le goût de « peindre [les vérités] sous les plus brillantes couleurs », elle s'adopte aux conditions socio-culturelles existantes, en présentant dans des perspectives ambivalentes, dédoublées et des fois polysémiques tout ce qu'elle veut dire. Cependant, dans ce récit, elle synthétise les voix des différents narrateurs (-trices) dans celle de Maryse, par contre à sa

pratique (dans *Traversée de la Mangrove*) où elle fait partager le récit par plusieurs personnages qui, ayant leurs noms inscrit à l'entête du chapitre s'approprie de la narration (Renée Larrier : 1998, 127,129). En limitant la voix narrative à celle de Maryse Boucoulon (Condé), qui pour diversifier le point de vue se sert du discours indirecte libre, ce récit fait percevoir plusieurs points de vue qui laisse aussi saisir la stratification de la société. De cette manière elle arrive à communiquer sa vérité sans autant heurter aux sentiments fragiles des proches parents et amis.

Dans « Portrait de famille », Maryse établit un décalage entre elle-même et sa famille toute en établissant le portrait des noirs complexés et totalement assimilés à l'Empire Française que sont ses parents. Non seulement ne raconte-t-elle ces faits d'une perspective postérieure à ces événements, lorsqu'elle s'était grandie, mais encore postérieure à sa naissance. L'emploi du pronom possessif « leur enfants » par rapport à ses parents et ses frères et sœurs, la met dans le cadre d'une étrangère : « ...ils bénéficiaient régulièrement d'un congé « en métropole » avec leurs enfants. » (CRP, 11) En mettant « en métropole » entre guillemet, Maryse souligne la fierté pour, et l'attachement à Paris que ressentent ses parents. Elle signale ainsi à ce caractère d'aliénés que furent ses parents, comme l'avait remarquées son frère Alexandre, surnommé Sandrino (15). Ceux premiers étaient convaincus que « seule la culture occidentale vaut la peine d'exister. » (18)

L'emploi de l'adjectif possessif « leurs » dont se sert Maryse dans ce texte fait sentir aussi, dès le début du roman, son isolement dans la famille où elle ne se sente pas désirée. (12) Racontant les circonstances de sa naissance accidentelle (81), Maryse qui avait sans doute appris l'histoire de sa mère nous la raconte comme si elle en était consciente. Elle nous laisse comprendre par ce récit omniscient, à la troisième personne, les sentiments confus de sa mère au sujet de sa grossesse et la naissance de Maryse ; elle en était fière puisque cela démontrait que « l'arbre de son corps n'était pas flétri. » (19) Elle nous fait part aussi de l'indifférence de son père face à l'état de sa femme ; celui-là agacé par les manières de sa femme se sent libéré « vers deux heures de l'après-midi » (22) où il pouvait s'évader de la maison pour éviter « toutes ces dégoûtasseries ! Règles, grossesses, accouchements, ménopauses ! » L'emploi du style indirecte libre ici pour narrer la réaction de son père témoigne d'incertitude de la part de Maryse par rapport aux sentiments de son père aussi bien que de la fragmentation de l'identité de son père. Celui-ci, même qu'indifférent et un peu impatient des bouderies de sa femme, « bombait le torse en traversant la place de la Victoire » (nom symbolique dans le contexte) dans « sa satisfaction d'être un homme. » (22). Ce bref commentaire sur le sentiment de fierté de son père, pour avoir pu mettre en grossesse

sa femme, interprété dans la perspective de Maryse, qui pense que son père n'était pas digne de leur mère parce qu'il était incapable de la comprendre (80), et selon Sandrino parce qu'il n'arrivait pas à la satisfaire sexuellement, n'étant qu'un « vieux-corps, » (80-81) explique cette fierté mélangée de peur que ressent leur père face à leur mère. Le fait c'est que leur mariage n'était que par commodité ! Maryse nous transmet ce fait en adoptant trois perspectives : d'abord au moment où elle écrit, ensuite au passé et finalement au futur.

Problématisant son récit sur le plan de la vérité, Maryse écrit, « Bien que rien ne m'y autorise, je soupçonne l'amour de n'avoir eu que peu de part dans cette décision. » (décision de Jeanne Quidal d'épouser Boucoulon) (80) La partie rendue au plus que parfait laisse entendre les raisons vénales qui avait décidé Jeanne Quidal à accepter cet « arthritique et malvoyant » (Boucoulon), qu'elle « ne chérissait pas » (80). « [L]e quadragénaire, ambitieux de première, qui lui (Jeanne Quidal) promettait d'ouater sa vie, avait construit sa maison haute et basse rue Condé et possédait une Citroën C4...il avait fondé la Caisse coopérative des prêts, future Banque antillaise, destinée à venir en aide aux fonctionnaires. » (80) L'aspect de la narration rendue au futur, souligne la vénalité de Jeanne et de la caducité de Boucoulon. Sans apparaître vouloir l'exprimer, Maryse parvient dans sa façon alambique à nous faire accepter ces deux faits : « Pourtant, rien ne m'ôtera de l'idée que mon père ne méritait pas ma mère. » (80) Et, comme pour doter ses 'i's et croiser ses 't's, Maryse souligne la nature intéressée de ce mariage quand elle martèle au sujet de sa mère,

« Sous ses dehors flamboyants, j'imagine que ma mère avait peur de la vie, jument sans licou qui avait tellement malmené sa mère et sa grand-mère ...En conséquence la hantise de ma mère était de tomber là où elles (sa mère et sa grand-mère) étaient tombées. Et surtout qu'on la confonde avec une personne ordinaire, qu'on ne rende pas hommage à ce qu'elle était devenue a force du poignet. » (81)

A travers une manipulation esquisse de la temporalité et de la voix dédoublée de Maryse, lorsqu'elle se sert du discours indirect libre, on parvient à comprendre la complexité de cette société multiculturelle, multiraciale et très hiérarchisée.

L'ébauche du portrait de sa mère permet de voir l'emploi des points de vue et de temporalités variables dans l'organisation du mémoire de cette société multiculturelle hiérarchisée de la Pointe. Issue d'une mère bâtarde et analphabète, Bonne-maman Elodie, Jeanne Quidal, mère de Maryse « avait donc grandi, humiliée par les enfants des maîtres, près du portager des cuisines des maisons bourgeoises. » Cette conclusion a été tirée par Maryse adulte, qui a entamé plusieurs années plus tard la tâche d'ébaucher le portrait de cette mère énigmatique et hermétique. (79) Cette partie du récit fut sans doute transmise à Maryse par

des bribes que laissent entendre ceux qui connaissaient sa mère, femme réticente sur son passé, « ne disant jamais un mot sur elle-même. » (78) Ceux-là faisaient « circuler ses [Jeanne Quidal] commentaires et ses jugements, toujours acerbes. » (79) Cette partie du récit fut transmise au passé (l'imparfait et le passé composé). De ces racontars, Maryse arrive à reconstruire l'image de sa mère : « une très belle femme » que « peu de gens aimaient malgré ses charités inlassables, » (78) et dont la base de « caractère était l'orgueil. » (79). Maryse semble avoir cru ces ouï-dire sur sa mère, mais les problématisant, elle met dans la bouche de « quelques cousins marie-galantais » (78) le récit de la mort de sa grand-mère le jour-même de sa naissance :

Comme elle n'avait ni frères ni sœurs, quelques cousins marie-galantais qui nous portaient des mandarines au Jour de l'An, que sa propre mère avait fermé ses yeux avant que j'ouvre les miens, il m'était facile d'imaginer ma mère sortie des limbes tout adulte pour enfanter ma tralée de frères et sœurs. (79)

Ce passage, comme de rien, arrive à souligner l'orgueil de Jeanne Quidal, qui, à en croire ses tics, se serait née déjà adulte ! Elle ne voulait pas troubler l'ordre de l'oubli, ce que Maryse ne se lassera pas de dévoiler. Le cadeau de bonne fête de cette dernière à sa mère fut une peinture littéraire de sa personne qui lui (sa mère) rappelle tout ce qu'elle s'efforçait à enfouir dans les marais du passé regretté,

S'adressant aux rapports glacials entre les blancs-pays et les indigènes, Maryse évoque avec grogne l'impression que ces premiers donnent de leurs rapports avec Dieu : « Des blancs-pays partout... A croire que la cathédrale était leur bien. Que le Bon Dieu était leur proche parent. » (90) Elle fait allusion également aux mauvais traitements auxquels les noirs ont été assujettis pour des siècles par les blancs-pays en nous rappelant son contact malheureux avec Anne-Marie de Surville. Tout en laissant comprendre qu'elle avait enfoui cet incident dans sa mémoire, Maryse nous l'a raconté deux fois. Elle rouspète ainsi contre cette tentative d'ensevelir la vérité. Le passage suivant met en exergue tous les aspects complexes des rapports entre les membres de la société :

Des blancs-pays tout partout. Des blancs-pays dans le banc devant nous, dans le banc derrière nous [...] Je n'éprouvais aucun sentiment d'agressivité vis-à-vis des blancs-pays, *malgré l'épisode avec Anne-Marie de Surville* à cette époque *commodément enfoui dans ma mémoire*. On l'a vu, *mes parents ne m'en parlaient pas plus qu'ils ne me racontaient des histoires de zombies ou de soukougans*. Mes camarades blanches, une fois quitté l'école, je n'aurais jamais eu à l'idée de les fréquenter. Si nos chemins se croisaient, *nos regards savaient ne pas se croiser*. [...] Une dimanche, ...je me mis à considérer les blancs-pays a

l'entour avec curiosité. [...] Je savais que le créole les baptisait « zorey ». [...] Et c'est alors que, à la faveur de mon exploration un peu moqueuse, je tombai sur une jeune femme, très jeune. [...] Je n'avais jamais rien vu d'aussi parfait. [...] Le dimanche suivant, de mon poste d'observation, je la vis arriver...elle prit place dans la rangée 29...Une fois à la maison je demandai à ma mère qui était cette famille de blancs-pays de la rangée 29, non loin de la nôtre. [...] *Elle connut sa réponse sur le bout des doigts.* [...] Elle allait pour passer à autre chose quand, à la réflexion, ma question l'étonna. Elle vira de bord sur moi. *Qu'est-ce que j'avais à faire avec ces gens-là ?*

-C'est, répondis-je avec emportement, tout à ma passion, parce que je trouve Amélie la plus belle personne que j'aie jamais vue.

Et j'ajoutai sans prendre garde à sa mine :

-C'est mon idéal de beauté !

Silence de mort. Elle resta sans voix... Passe encore si j'avais choisi une mulâtre, une capresse, une koolie même ! (Nous soulignons, 90-93).

La seule analyse de ce passage promet de nous faire découvrir comme Maryse Condé se sert de la temporalité et des points de vue variables pour problématiser le mémoire de la société guadeloupéenne. On y trouve toutes les divisions sociales et raciales ; tous les complexes chez les individus ; et le malaise social dans lequel s'engouffre cette société où les gens mènent des vies dédoublées.

A la différence de l'œuvre de Joseph Zobel, *La Rue Cases-Nègre* que l'auteur cite dans Cette œuvre, on ne retrouve pas autant des petits-nègres à l'église. On se demande alors avec Maryse si Dieu s'est fait approprier par les blancs-pays, qui viennent alors l'adorer aussi nombreux ! On peut discerner ici la répartition du peuple guadeloupéen, même sur le plan religieux. Les seuls noirs qui paraissent participer à la messe sont ceux qui sont un peu nanti, comme les Boucoulons. C'est-à-dire, la moyenne classe éduquée, pouvant susurrer le français et participer au culte. Il faut nous rappeler ici que Jeanne n'a pu échapper au destin commun des gens de sa situation que par un fait fortuit :

Le destin aurait voulu qu'elle fasse bouillir à manger comme sa mère et qu'elle récolte un ventre à crédit du premier bougre venu. Mais dès l'école primaire, la colonie, qui n'est pas toujours aveugle, avait remarqué son intelligence exceptionnelle. A coups de bourses et des prêts d'honneur, elle en fit une des premières enseignantes noires. (79)

Il est donc évident que la moyenne classe noire était une espèce rare. Condé constate ce fait ainsi, « Au fur et à mesure que je grandissais, je ne pouvais m'empêcher de remarquer combien elles étaient rares, les figures noires ou simplement colorées dans la nef centrale de

la cathédrale sous la carène renversée de la voute. » (90) Et les rapports entre les communicants témoignent de la ségrégation sur le plan racial. Tout comme avec l'expérience lors d'une vacance à Gourbeyre, on peut s'imaginer que cette famille noire sera ignorée par les mulâtres à qui s'appartenaient Trois-Rivières, Gourbeyre, et Basse-Terre. Racontant son expérience lors de leur séjour de vacances à Gourbeyre, Maryse indique que, « Trop jeune, je ne saurais pas dire si on nous fit délibérément comprendre que nous devrions repartir d'où nous venions. Ce que je sais, c'est que nous fumes ignorés. » (123)

Pour être ignoré d'une façon ou d'une autre il faut une double reconnaissance de soi par la personne qui t'ignore : 1) il faut que la personne sache et reconnaisse ta présence, ton existence pour pouvoir opérer la second phase de la mise au ban : 2) le fait de ne pas reconnaître cette présence pourtant cause de la prise en aversion de soi ! Maryse, semblant passer sous silence cet attitude de l'orgueil hargneux, parvient à faire double coup : elle fait apparaître plus dramatique par ce silence la ségrégation sociale implacable : le lecteur aurait désiré en savoir plus, mais nié ce délice, (et Maryse en sait quelque chose au sujet du « ramequin bleu liseré d'or...auquel [elle n'avait] pas pu goûter, » (76)) parce que retiré d'elle au moment où elle s'apprêtait à en déguster quand une servante lui en enleva (76) ; l'absence de commentaire sur cette discrimination sociale renforce toute son importance dans le récit ; aussi ce silence démontre à quel point Maryse elle-même fut coupable de cet attitude partisane. Donc à travers la perspective et la voix de la narration on ressent d'une manière cuisante le phénomène du racisme, de la discrimination. Egalement, le fait que Maryse ne puisse admirer la beauté d'Amélie, parce qu'elle n'était qu' « une mulâtresse, une capresse, une koolie même ! » expose la férocité de cette étanchéité sociale à l'époque où « la rigide géographie sociale » faisait de Trois-Rivières, Gourbeyre et Basse-Terre la propriété des mulâtres ; de Saint-Claude et Matouba celles des blancs-pays qui les disputaient aux indiens ; et la Grande-Terre celle des nègres (123). Cette Xénophobie se manifeste aussi dans les discours bien sentis des parents de Maryse où « les thèmes préfiguraient ceux de *Black is beautiful*. (93). Maryse se veut contre tout esprit sectaire et partisan. Elle juge donc le « programme and identitarian manifesto of the linguist Jean Bernabé and his co-authors Patrick Chamoiseau and Raphael Confiant to be unacceptable. » (Kathleen Gyssels, 2003): position paradoxale, compte tenu de son regard moqueur sur les blanc-pays dans la présente œuvre de notre étude.

Ce regard moqueur que Maryse projeta sur les oreilles des blancs-pays, appelés dédaigneusement « zorey » en créole souligne la complexité de la société guadeloupéenne que l'auteur arrive à broser des grands fresques très, sinon trop simple ! C'est une société

complexe et complexée où les citoyens des races diverses ont les uns pour les autres un mépris réciproque ! Maryse trouve évidemment ce sobriquet très épatant, et ce qui la pousse à promener un regard railleur sur ces pays-blancs. Elle témoigne d'un sentiment d'indifférence face à ces blancs-pays, seule condition naturelle, selon Henri Bergson (1900, 1959 Edition centenaire, 10-11), qui puisse produire l'ébranlement émotionnel qu'est le rire. Joint à ce sentiment d'indifférence est le sentiment de mépris, du complexe de supériorité de la part de celui qui rit par rapport à son objet de risée. On ne peut jamais se moquer de quelqu'un qu'on suppose supérieur à soi d'une façon ou d'une autre. C'est la raison pour laquelle Maryse, une fois que ses yeux tombèrent sur Amélie, cesse de se sentir supérieure aux autres blancs-pays : parce qu'elle a trouvé son idole, quelqu'une qui constitue son idéal de beauté, (93) et qui en surcroît appartenait au groupe méprisé ; elle était pour Maryse « la plus belle personne [qu'elle ait] jamais vue. » (92)

La moquerie, produit de l'antipathie, indique l'état fragmenté de la société guadeloupéenne, occasionné par une longue histoire de l'esclavage et de la hiérarchisation sociale imposée par le système de la plantation à canne. La simple évocation de l'épisode avec Anne-Marie de Surville constitue un commentaire discret, subtil sur la stratification sociale de la société guadeloupéenne. Ces subtilités se font sentir partout, même avec les maisons de la rue Alexandre-Isaac, « construites selon un modèle identique » (61) et où l'on peut retrouver des distinctions nuancées, subtiles. (62) Les rapports glacials entre les familles Driscoll et Boucoulons dans ce quartier rue Alexandre-Isaac peuvent être pris comme symptomatiques des rapports de la Guadeloupe entière. Une Guadeloupe où à l'époque « on ne se mélangeait pas » et où [l]es nègres marchaient avec les nègres. Les mulâtres avec les mulâtres... [l]es blancs-pays restaient dans leurs sphère et le Bon Dieu était content de son ciel. » (62) Bref, une société d'indifférents, ou les différents groupes ethniques démontrent de l'apathie les uns pour les autres. Commentaire délicieusement ironique d'une mère patrie qui s'enorgueillie de ce mantra creux de « L'Égalité, la Fraternité et la Liberté ! » qu'elle chante jour après jour.

Le fait que l'incident entre Maryse et Anne-Marie de Surville soit « commodément enfoui dans [sa] mémoire » (90) et qu'il soit comparé aux histoires de zombies ou de soukougans dont ses parents ne lui en parlent pas indique le malaise de ces derniers face aux sujets qui portent sur leur passé difficile de petits-nègres. Un zombie, être inconscient sous le contrôle d'un autre qui se sert de lui pour des travaux forcés, tout comme le soukougan, rappel péniblement l'assujettissement des noires sur les plantations. L'hypersensibilité des parents de Maryse relative à tout ce qui touche à leur passé des noirs constitue un mécanisme

de défense contre toutes les brimades honteuses associées à leurs antécédence esclavagiste. Le créole, langue « déjà en gestation dans les transactions nautiques antérieures à l'arrivée des premiers esclaves dans les îles » selon certains chercheurs, « naît comme langue de la première génération créole et est consubstantielle à cette dernière, » (Jean Bernabé, 1992, p. 29), devient alors une langue qui porte atteinte à l'image « blanchie » des parents de Maryse pour qui la France revêt du statut « de la mère patrie » (11). Ils se disent « aussi français » que les garçons de café qui les servaient, et selon Jeanne Quidal, mère de Maryse « [p]lus français » même parce que plus instruits et éveillés que ceux-là. (13) Pour souligner le caractère sectaire et injuste de la société française, Maryse fait remarquer le fait qu'en dépit de leur « bonne mine » ses parents étaient niés, refusés des cartes d'identités françaises alors que « les ramasseurs de pourboires en gilets » (13) en possédaient « tout naturellement ». Il n'est donc point surprenant que dans cette société complexe et complexée les parents de Maryse, « gens orgueilleux, contents d'eux-mêmes, notables dans *leur pays* rivalisaient avec les garçons qui les servaient » (14) : chose pathétique qui a navré la petite Maryse pour qu'elle en cherche la raison chez son grand frère, Alexandre.

Ce sont ces petites choses de la vie quotidienne, qui pourtant, imprégnées de toutes sortes de préjugés socio-culturels, et troublant « l'ordre de l'oubli » (Gusdorf & Likewise, 2004), qui explique pourquoi les parents de Maryse ne souffrent pas que leurs enfants parlent en créole ou s'initient aux us et coutumes de la Guadeloupe. Boucoulon et sa femme étaient si complexées qu'ils cherchent à se « peindre sous les plus brillantes couleurs » (85) raison pour laquelle Jeanne Quidal, « fille d'une bâtarde analphabète... Bonne-maman Elodie » (79) accrochait « au-dessus de son lit une photo découpée dans *Ebony* » figurant une famille noire américaine « de huit enfants... [t]ous médecins, avocats, ingénieurs, architectes. Bref, la gloire de leurs parents. » (15) August Boucoulon lui-même était né bâtard et s'est trouvé, très tôt dans la vie « orphelin, quand sa pauvre mère avait péri brûlée vive dans l'incendie de sa case. » (*La vie sans fards*, 15). Il faut apprécier le fait que *La vie sans fard* est la séquelle de *Le cœur à rire et à pleurer*, reprenant le récit où ce dernier roman l'avait laissé. L'attitude des parents de Maryse s'explique alors par le fait que « leurs enfance avaient été terribles et qu'ils voulaient à tout prix protéger leurs descendance. » (VSF, 15). N'éprouvant « aucun orgueil de leur héritage africain... ni l'un ni l'autre [parents de Maryse] n'éprouvait le moindre sentiment d'infériorité à cause de leurs couleur. » (17-18) Ils « ignoraient [?] » leur héritage africain en ayant honte ! Ils étaient convaincus que « seule la culture occidentale vaut la peine d'exister ». Ironiquement, cependant, quand ils se retrouvent face à un cas de défi et d'expression d'émotions fortes, ils retombent sur la culture indigène.

Prenons-en deux ou trois exemples. S’adressant à Maryse dans des manières attachantes, Jeanne Quidal l’appelle sa « kras de boyo—crasse a boyaux, terme qui s’emploie pour désigner un dernier enfant venu sur le tard—inscrivant ainsi, et sa honte d’être prise « en flagrant délit d’œuvre de chair » et la joie et la fierté associées au fait que « [l]’arbre de son corps d’était pas flétri, desséchée. » (19) Elle en fredonna « chose rare, une veille chanson créole qu’elle avait entendu chanter à sa mère morte cinq ans plus tôt :

Sura an blan,

Ka sanmb on pijon blan

Sura an gris

Ka sanmb on toutewel

A savoir, Sura en blanc
Qui ressemble à un pigeon blanc
Sura en gris
Qui ressemble à une tourterelle.

Le fait qu’elle ne chante pas en français mais plutôt en créole à ce moment précis de sa vie démontre le fait qu’elle est aliénée. Quand Maryse écrit qu’ils (ses parents) « ignorent » leur héritage africain, on doit entendre une ironie. Sans le dire, et en en posant la question à deux ou trois reprises, à savoir si ses parents étaient aliénés, Maryse, de sa façon alambiquée apprise à dire des choses sans en avoir l’air, donne à comprendre par un lecteur éveillé que ses parents étaient aliénés. Ils cherchaient à être ce qu’ils ne peuvent pas être (citoyens français : ils ont été refusés la carte d’identité française) parce qu’ils n’aiment pas être ce qu’ils sont (ils avaient honte de leur passé ignoble de petits-nègres). Si bien qu’en France, lorsqu’il faisait la randonnée, August Boucoulon ne s’aventure jamais sur « le chemin de la rue des Ecoles ou la revue *Présence Africaine* sortait du cerveau d’Alioune Diop ! Voici le moment de faire le point sur la photo de la famille américaine découpée dans *Ebony*. Il trouve difficile de s’associer à ce succès immense remporté par un noir de l’Afrique, peut-être pour la simple raison que cela pourra porter atteinte à l’image glorieux, mirobolante qu’il se fait de lui-même. Les noirs américains sont après tout, des américains, et leur succès n’a rien à voir avec l’Afrique rétrograde, barbare et ignoble que rappelle très souvent la langue créole d’ailleurs, elle aussi, mise au ban dans la famille. Mais l’exemple le plus efficace évoqué par Maryse pour insinuer le complexe d’infériorité nié par ses parents se trouve au moment où la femme de Séraphin, lors d’un accouchement difficile risquait de mourir. La mère de Maryse, butant sur cette situation d’urgence, « s’emmaillota dans une serviette, écarta tout le monde et cria avec autorité :

--Ou kaye pousé à pwézan ! (109-110). Ce qui veut dire en français : « Tu vas pousser maintenant ! »

La société guadeloupéenne brossée dans *Le cœur à rire et à pleurer : Souvenirs de mon enfance* apparaît très simple à la surface. Cependant, une vue critique des stratégies narratives dont se sert Maryse, à savoir son emploi des points de vue et de la temporalité variables laisse percevoir une société raciale, complexée et complexe qui marque d'un sceau de « peau noire masque blanc » (120) la classe moyenne noire guadeloupéenne tiraillée entre deux monde : le sien qu'ils abhorrent ; et celui des blancs-pays qu'ils désirent intégrer mais dont toutes les voies d'accès leur y sont closes ! Pour représenter ce scénario, Maryse après avoir été vivement écorchée par sa soif de dire la vérité à plusieurs reprises, apprend à communiquer d'une façon subtile, alambiquée et très nuancée. Ce style exige une lecture très serrée de la part du lecteur pour pouvoir déceler les choses, qui dans leurs états de non-dits, font apparaître des vérités amères, d'une façon pourtant claire, voyante, mais à la « josélita » ; ce dédoublement de soi-même qui lui permet de dire les choses d'une voix autre que la sienne !

Référence :

Bernabé, Jean. « De la négritude a la créolité : éléments pour une approche comparée. » *Etudes Françaises*, vol. 28 nos. 2-3 (1992) :23-38.

Bergson, Henri. *Le Rire. Essai sur la signification du comique*. Edition électronique réalisée à partir du livre d'Henri Bergson (1900) Paris : Editions Alcan, 1924, et réimprimée en 1959. Paris : PUF. "Edition du Centenaire" des Œuvres de Bergson. (10-11)

Condéen, Maryse. *Le cœur à rire et à pleurer : Souvenirs de mon enfance*. Paris: Editions Robert Laffort, 1999. Print --- *La vie sans fards*. Editions Jean-Claude Lattès, 2012. Print.

Gusdorf G., Likewise L., "“Troubler l'Ordre de l'Oubli’: Memory and Forgetting in French Carribean Autobiography” *Forum of Modern Language Studies* vol. xl issue 4. (2004): 438-450

Gyssels, Kathleen. *A Pepper-Pot of cultures: Aspects of Creolisation in the Carribean*, ed. Gordon Collier & Ulrich Fleischmann (Matatu 27-28; Amsterdam & New York: Editions Rodopi, 2003. Print. pp. 304.

Hardwick, L., « ‘J’ai toujours été une personne un peu à part’ : questions a Maryse Condee » *International Journal of Francophone Studies* Vol. 9 no. 1 (2006) :111-124.

Larrier, Renée. « A Roving ‘I’ : ‘Errance’ and Identity in Maryse Condee’s *Traversee de la Mangrove*. *Esprit Createur* 38. No. 3 (1998) 127, 129.